

JEAN-PHILIPPE  
BLONDEL

# PASSAGER DE L'ÉTÉ



**[www.actes-sud-jeunesse.fr](http://www.actes-sud-jeunesse.fr)**

Éditeur : François Martin assisté de Corentine Marie

Maquette intérieure : Myriam Bos

© Actes Sud, 2023

ISBN 978-2-330-18094-2

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*

JEAN-PHILIPPE  
BLONDEL

PASSAGER  
DE L'ÉTÉ

*ACTES SUD*  
jeunesse



*à Lola*



JUILLET 2022

**GRAND EST**



11 juillet

“Salut Samuel... Oui, c’est Adrien. Ça va ? C’est pas trop dur, le taf, surtout avec la chaleur, là ? Moi, ça va, là, je suis, posé, c’est tranquille. Euh... Voilà, je voulais juste te dire que ce qu’on avait prévu, là, pour dans trois semaines, le tour en Europe et tout, en fait, ça va pas trop être possible. Finalement, plus ça approche et moins mes darons sont chauds, tu vois... Bref... Ce que je te propose plutôt, c’est de venir à Capbreton, dans la maison que mes parents ont louée pour l’été. Elle est grande, tu verras, et c’est à un quart d’heure de la plage, l’éclate totale, on peut facilement sortir le soir et rentrer au petit matin, le rêve, non ? Bon, j’espère que ça pourra se faire. *Let me know*. Et on se rappelle de toute façon, hein ?”

Voilà. Parfois, la fin du monde, ça prend cette forme-là. La forme d’un vocal. Un message que tu écoutes avec ton téléphone à l’horizontale comme

un crétin, dans la rue, à presque minuit, alors que tu sors du restaurant dans lequel tu travailles comme serveur depuis déjà presque quinze jours, quinze jours de galères accumulées, quinze jours à te faire hurler dessus par un patron hystérique, quinze jours à cuire dans ton veston de merde parce qu’il fait dix mille degrés de plus que les “normales saisonnières” – à tel point que les spécialistes de la météo se sentent obligés de redéfinir ces foutues “normales saisonnières” –, quinze jours à servir des boissons glacées qui ne sont jamais assez glacées, des cafés qui sont toujours trop courts ou trop longs, quinze jours à voir les clients tirer la tronche quand ils paient l’addition et à ne ramasser des pourboires qu’une fois sur dix – et encore, ça ne monte pas plus haut que cinquante centimes –, quinze jours à entendre les chefs parler des problèmes d’approvisionnement à cause de la guerre en Ukraine, de l’inflation, du manque de personnel, quand ils ne se mettent pas à délirer sur la collapsologie et la fin du monde.

Mais non. Ils ont tort. La fin du monde, elle ne fait pas de bruit. Ou si peu. Une minute trente de vocal faussement enjoué.

Et hop, c’est terminé.

Je m’appelle Samuel. J’ai dix-huit ans depuis le 17 février. J’ai officiellement obtenu le bac il y a dix jours,

mais en fait, je savais déjà le résultat avec le contrôle continu. J'ai participé aux fêtes que les copains ont organisées pour la fin du lycée, mais j'y suis arrivé tard et crevé parce que je bosse depuis le 1<sup>er</sup> juillet. À *L'Escale*. Probablement, le restaurant le plus pourri de la place, avec une carte à rallonge et les trois quarts des produits surgelés, et un patron qui passe son temps à hurler sur ses "troupe", comme il nous appelle. Normalement, un établissement comme celui-là, il devrait couler dans l'année suivant son ouverture. C'est tout l'inverse. Parce qu'il est idéalement situé, dans une rue piétonne, et que la femme du patron a du goût pour la déco. Ajoutez les tables en terrasse et la climatisation à l'intérieur, le tour est joué. C'est plein midi et soir, alors que la bouffe est dégueulasse et que le service est assuré par des mecs comme moi, sans aucune expérience, mais ayant besoin d'un salaire, histoire de partir en vacances et de mettre un peu d'argent de côté pour l'an prochain.

L'an prochain. Je n'arrête pas de parler de l'an prochain, mais en fait, c'est dans quelque chose comme six semaines. Fac d'anglais. En partie, parce que j'aime bien la matière et que je la suivais en spécialité, et en partie, parce que c'est un des seuls cursus disponibles à l'antenne universitaire. C'est tout le problème de la ville où j'habite depuis l'enfance. Question études supérieures, tu as une prépa scientifique, un IUT pour

le tertiaire, quelques BTS qui font de la concurrence à l'IUT (en proposant plus ou moins les mêmes formations), une école d'ingénieurs, une école de commerce qui accepte tout le monde du moment que t'allonges le fric, et puis l'antenne universitaire – trois cursus possibles, droit, anglais, histoire. Personne n'a jamais bien compris le choix, mais tout le monde fait avec. Si tu veux t'orienter vers la médecine, la biologie, le social, la politique, l'audiovisuel, les lettres, bref, vers d'autres horizons, eh bien, tu t'exiles dans la capitale régionale, à cent cinquante kilomètres. Ou plus loin encore. Mais surtout, ça veut dire que tu as des parents qui sont prêts à te payer tout, le logement, l'inscription à l'université (et aux prépas privées quand tu veux réussir ta première année de médecine), la nourriture, les fringues, les fournitures, les voyages allers-retours pour revoir tes amis et ta famille, et pour souffler. Mine de rien, ça élimine sec. Dans ma classe de terminale, on était trente-six. Il y en a douze qui ont les moyens de partir. Et évidemment, on voit bien de quel milieu ils ou elles sont issus. Ce n'est pas pour ça qu'on les déteste, hein. Ce n'est pas leur faute non plus. C'est comme ça. Tiens, mon meilleur ami, Adrien, il s'en va à Paris l'an prochain. Dans une sorte d'école privée qui allie communication, pub et gestion.

“Mon meilleur ami, Adrien.” Elle est nulle, cette expression. Elle est tellement nulle que je suis obligé

de bien serrer les dents pour que l'eau n'arrive pas aux yeux. Alors que je devrais sauter au plafond, non ? Une quinzaine de jours avec mon alter ego dans le Sud-Ouest, dans la villa louée par ses vieux à quelques encablures de l'océan, des promesses de sel, de soirées, de bronzage, de beuveries jusqu'au petit matin, vraiment de quoi est-ce que je pourrais bien me plaindre ? Est-ce que je pense seulement à tous ceux qui n'ont pas la possibilité de se payer des vacances et qui restent tout l'été dans leur cage à lapins à tourner en rond ou qui se tapent tous les jobs de merde dont personne ne veut ? Ben oui, j'y pense, connard. Je fais partie de ceux-là.

Bon, en vrai, on n'habite pas dans un quartier trop pourri, ni dans un immeuble dégradé. C'est du logement social, d'accord, mais du bâtiment à trois étages, basse consommation, des parkings, des mini-jardins et même un espace de jeux pour les enfants, et pas trop de cassos. Un T4, en plus, donc j'ai ma propre chambre, ce qui est une chance inestimable comme n'arrêtent pas de me le répéter mes parents qui, eux, lorsqu'ils avaient mon âge, étaient obligés de partager leur espace avec leurs frères ou leurs sœurs.

Le job de merde, lui, il est bel et bien là. Quand on pense que beaucoup de Français ne comprennent pas pourquoi après la pandémie de nombreux serveurs ont changé de carrière, c'est qu'ils n'ont jamais essayé.

Mais le job, je m'en tape. Le job, c'est pour juillet seulement. Le job, c'est purement alimentaire. Le job, il aurait simplement dû aider à payer les deux semaines de vadrouille à travers l'Europe. Les auberges de jeunesse, les repas sur le pouce devant les supermarchés, les bières le soir, pourquoi pas les discothèques aussi, et même les musées, soyons fous. La carte Interrail, celle qui permet, une fois achetée, de se déplacer en train dans toute l'Europe pendant deux ou trois semaines, je l'avais déjà. C'était mon cadeau d'anniversaire, de Noël, de Pâques, tout en même temps. Mes parents avaient beaucoup hésité, mais ils avaient cédé. Après tout, j'étais majeur. Déterminé. Surtout, je ne parlais pas tout seul. Et puis les voyages forment la jeunesse, non ? Ma mère avait acheté des guides, avait harcelé les agences et la SNCF et s'était assurée que mon abonnement mobile/internet et ma carte Vitale marchaient dans les lieux que je comptais découvrir. Elle n'arrêtait pas de répéter qu'elle n'était pas rassurée. J'aurais pu rester en France, quand même. Il y en aura au moins une qui sera contente.

Il est deux heures du matin. Je ne dors pas. Je mate la vie des autres sur les réseaux sociaux. Je visionne des vidéos de quinze secondes qui n'ont aucun intérêt. Je n'essaie même pas de regarder une série – je sais que je ne capterai rien. Je suis trop dans la haine.

La haine. La frustration. La rage. Et cette impression persistante que c'est ma faute, au fond. Je ne suis pas assez intéressant. On a mieux à faire que de passer du temps en ma compagnie. Enfin, ce n'est pas exactement ça. Ce n'est pas ma compagnie à proprement parler qui dérange. C'est d'être seul avec moi. Sûrement que je ne suis pas assez *festif*. Trop cérébral. Une connerie dans le genre.

Bon, inutile d'insister. Je sais très bien où sont les somnifères que prend ma mère depuis des années. Elle s'en enfile un tous les soirs.

J'imagine que deux, cette nuit, pour moi, c'est le minimum.